

Le cardinal Lustiger est mort

Sophie de Ravinel,
Publié le 05 août 2007
Le Figaro

Figure de l'épiscopat français, le cardinal Aaron-Jean-Marie Lustiger est décédé dimanche soir dans l'institut de soins palliatifs où il avait été admis en avril.

« JE SUIS cardinal, juif et fils d'immigrés. »

Avec son bagage d'exception, le cardinal Jean- Marie Lustiger, archevêque de Paris entre 1981 et 2005, est décédé hier d'un cancer qui aura fini par emporter cet Immortel, élu en 1995 à l'Académie française. Il aura été le vingtième cardinal français à prendre place sur l'un des quarante illustres fauteuils. Pourquoi avoir accepté ? « *C'est le signe d'une reconnaissance quasi unanime du rôle de l'Église comme composante de notre culture* », confiera-t-il à l'un de ses biographes, Robert Serrou¹. Explication qui est aussi le fil conducteur de son itinéraire de témoin atypique, rugueux et lumineux, loin des sentiers balisés, depuis sa découverte du Christ et son entrée dans l'Église catholique.

Aaron Lustiger est né dans le XII^e arrondissement de Paris, le 17 septembre 1926. Charles et Gisèle, ses parents, tiennent un commerce de bonneterie. La famille est originaire de Haute-Silésie, en Pologne. Les Lustiger sont des ashkénazes, de la classe des Lévi, les serviteurs du Temple. Élève au lycée Montaigne, passionné de musique, il affirme avoir été « élevé dans l'amour du pays, du sol, de la cité, de l'Etat, dans l'amour du bien, de la loi. De justes vertus auxquelles je croyais et crois toujours. »

Bien que ses parents ne soient pas croyants, il prend conscience de son statut d'immigré juif. « Nous étions pauvres. Je n'étais pas habillé comme les autres enfants. Mais j'étais assez souvent le premier en classe et c'était une raison de plus pour me faire remarquer. À la porte du lycée Montaigne, je me suis fait casser la figure parce que juif. Quand je m'approchais des garçons qui discutaient entre eux ils me disaient : « Ça ne te regarde pas, tu es un sale juif * »².

« J'ai vu le nazisme »

Mais c'est surtout à l'occasion d'un voyage linguistique en Allemagne, en 1937, que le jeune Aaron prend conscience de ce que va être le nazisme. Il se trouve dans une famille d'instituteurs dont les enfants étaient obligatoirement de la « hitlerjugend ». « Et j'ai vu, de mes yeux, à l'âge de 11 ans, le nazisme. Le nazisme vu au ras de l'œil d'un enfant de 11 ans discutant avec un gamin de 13 ans (...) et qui lui expliquait en montrant son couteau : « Au solstice d'été, on va tuer tous les juifs* ». » C'est aussi en Allemagne qu'il approchera pour la première fois des adultes chrétiens, antinazis.

À cette même période, vers l'âge de 10 ou 12 ans, il tombe dans la bibliothèque de ses parents sur une Bible protestante. Et le Nouveau Testament s'impose à lui comme l'aboutissement de l'Ancien où il découvre les racines de son identité juive. « J'ai lu la Bible avec passion et je n'en ai rien dit à personne. » Aaron devient chrétien. Ses parents n'acceptent pas cette conviction jugée « révoltante ».

¹ Robert Serrou, *Lustiger*, Éditions Perrin.

² Entretien au quotidien israélien *Yediot Aharonot*, publié en 1982 par la revue *Le Débat*.

À Orléans, où ils l'envoient avec sa sœur à l'annonce de la guerre, le futur cardinal demandera explicitement à être baptisé dans l'Église catholique, à l'âge de 14 ans. Il se choisit deux autres prénoms : Jean et Marie. Bien que très réticents, les parents acceptent. Pour eux, il s'agit d'une protection supplémentaire. À la fin de la guerre, son père demandera en vain une annulation de ce baptême. Dénoncée par une employée, sa mère sera entre-temps internée à Drancy, puis déportée à Auschwitz où elle mourra en 1943. Le cardinal Lustiger ne parlera que très peu et très tard de ces années de souffrance qui vont le marquer, définitivement.

De retour à Paris, il étudie les lettres à la Sorbonne. « C'était un personnage singulier », raconte l'éditorialiste et écrivain Georges Suffert, alors compagnon du centre Richelieu, l'aumônerie fondée par des étudiants avec le futur Mgr Maxime Charles. « Un type un peu secret, qui n'était pas du style à s'épancher, déjà assez autoritaire mais très sympathique. » L'étudiant a déjà pris la décision d'être prêtre. Il rompt temporairement avec son père et entre au séminaire parisien des Carmes, effectuée en 1951 sa première visite d'Israël, son premier pèlerinage sur la Terre sainte de ses ancêtres et du Christ.

Mgr Vingt-Trois pour vicaire

Ordonné en 1954, il est nommé aumônier des étudiants, puis responsable du centre Richelieu jusqu'en 1969, où il tissera un vaste réseau d'amitiés et affrontera les événements de mai 1968. « Une bonne partie de ce que certains ont appelé péjorativement l'après-concile, dira-t-il, au moins en France, n'a rien à voir avec le concile œcuménique de Vatican II, mais dépend de l'après-soixante-huit, de sa mythologie et de ses slogans.³»

À 43 ans, le jeune curé a Sainte-Jeanne-le-Clair au sein du K.M. qui dissident, et aura comme vicaire l'actuel archevêque de Paris, Mgr André Vingt-Trois. Les homélies sans notes et brillantes de Mgr Vingt-Trois ont fait de lui un curé de France. La paroisse bouillonne, les laïcs sont largement impliqués. La liturgie et les arts sacrés passionnent le curé.

En 1979, après dix années de cette vie paroissiale, Jean-Paul II, à peine élu, le nomme évêque d'Orléans, conseillé par le nonce apostolique, Mgr Bertoli. Le 8 décembre 1979, lors de l'ordination épiscopale, son père est au premier rang ainsi que sa sœur et sa marraine, Suzanne Combes, celle chez qui les deux enfants s'étaient réfugiés durant la guerre. La cérémonie se déroule sur les lieux mêmes de son baptême, trente-neuf ans plus tôt. Il choisit « Tout est possible à Dieu » comme devise d'évêque. Mais les fidèles, douloureusement secoués par le décès prématuré de son prédécesseur, Mgr Guy-Marie Riobé - une sorte de prophète de la non-violence, proche de l'Action catholique - acceptent mal que le nouvel évêque ne le cite pas, ni au fil de la messe, ni lors de la réception. Pour l'historien Jean-François Six, « les évêques de France se souviendront toujours de ce manque de courtoisie et de cette faute diplomatique ».

L'enfant adoptif d'Orléans n'y restera que quinze mois avant d'être rappelé à Paris comme archevêque. Georges Suffert raconte qu'une lettre écrite entre autres par André Frossard à Jean-Paul II, soutenant la candidature de Mgr Lustiger, aurait eu son influence. Le Pape et ce futur archevêque de Paris ont une même politique pastorale : la société occidentale est en « crise » car elle a perdu conscience des fondements chrétiens de sa morale. Il faut retrouver le sens de la foi, affronter le tragique de la condition humaine et le confronter à l'espérance de la résurrection du Christ.

³ *Le Choix de Dieu*, Éditions de Fallois.

Quelques jours après sa nomination, les polémiques naissent au sujet de sa déclaration : « **Je me suis toujours considéré comme juif, même si cela n'est pas l'avis des rabbins.** » Cette **double appartenance revendiquée révèle aussi ce qui va être sa force et son originalité de pasteur, qui permettra de rapprocher juifs et chrétiens.** Les tensions restent fortes, comme celles suscitées par l'installation d'un carmel à Auschwitz, en 1984. Celui qui a été créé cardinal par Jean-Paul II en février 1983, avec son ami jésuite Henri de Lubac, jouera un rôle clef de négociateur dans la résolution de cette douloureuse affaire qui oppose la communauté juive à l'épiscopat polonais. De cette épreuve qui durera dix ans, le cardinal gagne la reconnaissance et le respect d'une grande partie du monde juif. C'est aussi là qu'il acquiert une stature internationale, renforcée lors de ses innombrables voyages.

À Paris, il gouverne d'une main de fer, s'entoure d'intellectuels qui lui débroussaillent le chemin, s'attache au renforcement du tissu chrétien et à la pastorale des jeunes, construit de nouvelles églises et crée des paroisses, fonde son séminaire avec une première année de discernement et une vie de communauté entre séminaristes, dans des paroisses du centre de la capitale. On parlera du « clergé Lustiger », intellectuel et citoyen.

Conscient depuis longtemps du rôle des médias, ce « patron de droit divin » fonde Radio Notre-Dame en 1981, à peine les ondes libérées, puis la télévision KTO en 1999, et choisit avec soin les organes de presse dans lesquels il veut transmettre ses messages. Incapable de s'arrêter, il publiera en outre plus d'une vingtaine d'ouvrages.

Liens politiques

NON-ACTIVATED VERSION
www.avs4you.com
Pour celui qui se qualifie de « laïque de tempérament », un « intellectuel chrétien », le **politique est « un champ de réflexion »**. Et « avoir une relation directe avec des hommes politiques n'est possible qu'en ayant le dialogue et la confiance ». Le cardinal raconte à Robert Serrou que les visites de Mitterrand ou de Mauroy dans sa résidence de la rue Barbet-de-Jouy ont pu « faire jaser ». Mais ses liens, forts et nombreux, avec les responsables politiques de tous bords avaient un objet précis : « le dialogue préventif » et la proposition « du point de vue spécifique de l'Église ». « Je ne prends publiquement position qu'en dernier recours », disait-il. Ce fils de la « laïque » illustrera ces principes lors de la « bataille de l'école », de 1983 à 1984. Il plaidera pour la liberté et rejettera toute tentative de récupération politique.

La destinée du cardinal suivra celle de Jean-Paul II - tous deux bousculant les esprits à Paris, lors des Journées mondiales de la jeunesse en 1997 - qui le maintiendra sur son siège après l'âge de la retraite épiscopale fixé à 75 ans. C'est en février 2005, à 78 ans, qu'il laisse la main à son successeur et ancien vicaire : André Vingt-Trois. Le cardinal, qui loge dans la petite orangerie du jardin de la maison de retraite des prêtres de Paris, n'en sera pas moins actif. En mars, il était encore à New York, poursuivant son dialogue avec les juifs « orthodoxes », plus méfiants que les autres envers le catholicisme.